
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Gall. sp.

52^e

Delacroix

all. sp. 52^e

RECHERCHES
ARCHÉOLOGIQUES
SUR LES MONUMENTS
DE BESANÇON.

RECHERCHES
ARCHÉOLOGIQUES
SUR LES MONUMENTS
DE BESANÇON,

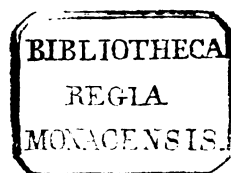
PAR A. DELACROIX,

ARCHITECTE DE CETTE VILLE ET DU DÉPARTEMENT DU DOUBS.



BESANÇON,
IMPRIMERIE DE OUTHENIN-CHALANDRE FILS,
RUE DES GRANGES, 23.

—
1841.



Chaque commune avait à présenter au Ministre de l'Intérieur, pour un classement général, le tableau des monuments qu'elle possède et dont la conservation importe à la science archéologique. Chargé de ce travail en ce qui concerne la ville de Besançon, je publie le résultat de mes recherches, afin qu'il soit connu des personnes livrées à des études analogues dans le pays. Si l'on trouve que j'aie rencontré quelques vues nouvelles, quelques matériaux utiles pour l'histoire de nos anciens monuments, j'aurai atteint le but que je me suis proposé.

Les monuments sur lesquels j'ai appelé l'attention du Ministre appartiennent tous à l'époque gallo-romaine et au moyen-âge. Le palais Granvelle, dont le style marque la fin de cette dernière période et le commencement de la nouvelle, termine le tableau.

Nota. Des dessins dont je retarde la publication, pour les rendre plus complets, devaient accompagner cette Notice. Ils paraîtront aussitôt qu'ils seront terminés.

RECHERCHES
ARCHÉOLOGIQUES
SUR LES MONUMENTS
DE BESANÇON.

PORTE-NOIRE.

L'édifice est composé d'une seule arcade de 8 mètres 60 centimètres de largeur, haute d'environ 10 mètres, ouverte du sud-est au nord-ouest, et sous laquelle passe encore la rue qui conduit de la ville à la citadelle. Les flancs sont engagés, l'un dans une partie peu importante du palais archiépiscopal, l'autre dans une maison particulière.

Le soubassement est à moitié sous terre par suite des exhaussements du sol.

Chaque façade était ornée de huit colonnes formant deux étages.

Aucun arc antique ne surpasse la Porte-Noire pour le luxe des ornements.

Chaque colonne est entièrement sculptée, l'une de rinceaux, les autres de figures représentant des jeux et des fêtes.

L'archivolte n'est qu'un long enroulement de dieux marins. Cette partie, fort bien traitée, semble appartenir au même ciseau que les sculptures de la colonne Trajane.

Les renommées portent des palmes d'une main, de l'autre des guirlandes suspendues à la console de l'arc. Ces figures sont élégantes. Leurs extrémités ont beaucoup de finesse.

Entre les colonnes de l'étage inférieur sont des images de dieux groupés avec une rare magnificence.

Une partie récemment découverte et moins endommagée que les autres, présente un piédestal dont le dé est orné d'un bas-relief où l'on voit une Ville assise. Sur le piédestal est une Hébé avec un aigle. Les draperies de la déesse, soulevées par le vent, se développent au-dessus de sa tête, de

manière à cacher et en même temps à décorer la partie inférieure d'une espèce de corne d'abondance placée debout, et qui sert de console pour porter un dieu d'un ordre plus important, peut-être un Jupiter. Cette dernière figure est encore noyée dans la maçonnerie de la maison voisine ; mais l'explication est donnée par le groupe du revers de la même pile. Celui-ci est usé, mais il est entièrement découvert. Le piédestal a été brisé. La déesse qui fait pendant à l'Hébé est entièrement drapée ; ses attributs sont effacés. La console placée au-dessus de sa tête porte un dieu dans une attitude pleine de mouvement, et couvert d'une large coquille disposée comme un dessus de niche.

Les groupes de l'autre pile sont, ou détruits, ou encore noyés dans la maçonnerie du palais archiépiscopal.

Entre les colonnes de l'étage supérieur on voit, au-dessus de chacun des groupes de dieux, un Hercule colossal appuyé d'une main sur une lance, tandis que l'autre main, posée sur la hanche, tient une massue et une étoffe froissée.

En somme, chaque façade de l'arc semble être un tableau des dieux, des fêtes, des jeux et des armes des Romains. Les Hercules sont placés au plus haut point, comme symbole de la puissance.

Aucune explication certaine n'a encore été trouvée pour ce monument. Les motifs de son exécution étaient sans doute donnés par six bas-reliefs placés sous l'arcade, contre les pieds-droits, trois d'un côté et trois de l'autre. Ces bas-reliefs sont trop mutilés pour que les sujets soient bien intelligibles. Voici ce que l'on y reconnaît encore :

A gauche en regardant la ville.

BAS-RELIEF SUPÉRIEUR. Un soldat bat en retraite en se défendant vigoureusement ; il porte un casque romain et un bouclier dont la forme est un exagone allongé. On ne voit pas ses pieds. Les jambes sont nues. Celles du groupe ennemi, dont tout le reste est effacé, sont vêtues de pantalons. Aux pieds du soldat, qui paraît être un légionnaire, est un blessé vêtu comme les peuples barbares du nord de l'Europe.

BAS-RELIEF DU MILIEU. Sous la porte d'une ville est un soldat armé d'une lance, et se retournant comme pour défier l'ennemi. Soit que le vent chasse ses cheveux, soit que ceux-ci soient réellement liés derrière la tête, la coiffure rappelle un peu celle des femmes.

En dedans des murs, on voit un homme enveloppé d'un manteau et dont l'attitude semble exprimer une extrême confiance.

On n'a plus qu'une moitié de la porte, qui est cintrée à l'extrados comme à l'intrados ; mais on remarque une pelté placée pour ornement sur les reins de la voussure.

BAS-RELIEF INFÉRIEUR. Au centre est un personnage entièrement drapé, à l'exception des jambes. Il porte sur la tête, ou une couronne, ou les attributs d'une ville. Cet ornement, fort effacé, est d'un diamètre égal à peu près au tiers de la tête. Le personnage est debout, les bras pendants, vu de face. A sa droite est un groupe dont on voit encore un homme également debout, nu, les mains liées derrière le dos. La figure du milieu semble intercéder pour les captifs, auprès d'un personnage qui devrait occuper la gauche du bas-relief.

A droite en regardant la ville.

BAS-RELIEF SUPÉRIEUR. Il représente un combat de fantassins. Un des groupes est plus élevé que l'autre dont le seul personnage conservé, qui est tout à fait sur le premier plan, et vu de dos, a les jambes entièrement cachées par le cadre. Ce guerrier est nu, à l'exception des épaules, qui sont légèrement drapées. Il a un bouclier ovale.

BAS-RELIEF DU MILIEU. C'est le plus effacé ; cependant on y reconnaît un combat de cavalerie.

BAS-RELIEF INFÉRIEUR. Chaque angle de ce bas-relief est occupé par un captif assis, les mains liées derrière le dos, et gardé par un légionnaire debout, vêtu d'une cotte d'armes. Le captif de droite, presque couché à terre, pourrait être une femme ; l'autre est un homme aux formes athlétiques. Le milieu du tableau manque.

Chacun de ces bas-reliefs est séparé des autres par un bandeau évidé, orné intérieurement d'armures. On y voit assez bien conservés des boucliers exagones, ronds, ovales. Au centre d'un bandeau sont même les boucliers sacrés, des haches, des glaives, des cottes d'armes. Sur d'autres frises on voit des boucliers en forme de tuiles creuses, et d'autres attributs guerriers.

Une première réparation a été faite à la Porte-Noire au moyen-âge ; peut-être à l'époque où l'on s'en était servi comme d'une façade pour un

logement de portier. On a refait alors la partie inférieure d'une des colonnes, que l'on reconnaît à sa nudité et à la barbarie de sa base, ornée d'une feuille développée sur chaque angle de la plinthe. Cette base repose sur une pierre déjà usée, qui date du même âge.

La restauration la plus importante a été faite en 1820. On a démoli une porte très-ancienne, qui avait été construite dans l'intérieur de l'arc antique pour en réduire le passage, démasqué une partie du monument du côté de la Citadelle, remplacé les pierres pourries ou brisées, et réédifié deux colonnes dont la place avait été occupée par des maçonneries.

Quelques pièces sculptées ont été déposées au Musée de la ville.

Mais on a peut-être dépassé le but. En effet, on a couvert les parties neuves d'ébauches de sculptures, que l'on a ensuite mutilées pour qu'il n'y eût plus de dissemblance entre le moderne et l'antique.

On conçoit qu'il est encore facile de distinguer l'un de l'autre ; mais il arrive cependant, si l'on n'est pas prévenu, que l'on se fatigue à chercher des traces de sculptures où il n'y en a pas. Il serait convenable d'effacer toutes ces ébauches. Au reste, les parties modernes ont été faites en pierre oolithique à gros grains, que l'on ne peut pas confondre avec la pierre tendre et à grains fins de l'arc antique.

Il reste donc encore à dégager entièrement de la maçonnerie, et partant à isoler le monument de Porte-Noire, pour en bien comprendre le sens.

L'isolement peut être fait du côté du palais archiépiscopal, sans nuire à la distribution des bâtiments, par la suppression d'un grenier sans emploi, et d'un très-petit logement qu'occupe un des chœurs de la Cathédrale.

Du côté de la maison d'Angirey, près du groupe d'Hébé, des découvertes plus nombreuses et plus importantes seraient certainement faites, si l'on fouillait entièrement le terrain autour du monument. Peut-être trouverait-on enfin les débris de la frise et des traces de l'inscription qu'elle devait porter ; mais sur ce dernier point on ne doit pas se faire illusion.

En effet, les pierres de la frise étant à l'abri sous la saillie de la corniche, devraient être la partie la mieux conservée du monument ; mais il n'en est pas ainsi. Avant la restauration faite en 1820, toutes étaient brisées ; elles n'ont pu l'être que par la main de l'homme, et, dans ce cas, quel motif assigner à cette œuvre de destruction, si ce n'est que l'inscription étant peut-être en bronze, on aura cassé les pierres pour en arracher le métal ?

AQUEDUC D'ARCIER.

A douze kilomètres de Besançon, sur le territoire d'Arcier, sont des sources abondantes dont les eaux étaient conduites autrefois à Besançon par un aqueduc.

Les constructions sont gallo-romaines. Sous quel empereur ont-elles été faites ? ce point n'est pas encore éclairci. Dans la maçonnerie on a trouvé deux pièces de monnaie, l'une de Marc-Aurèle, l'autre de Vespasien, cette dernière avec ces mots au revers : *Jovi custodi*.

Le canal d'Arcier conduit encore maintenant les eaux à un kilomètre des sources. Plus loin il a disparu presque entièrement, soit par des défrichements, soit par les efforts du temps. Il traverse le territoire communal de Chalèze et de Montfaucon, avant d'arriver sur celui de Besançon, et se montre de nouveau dans le faubourg Rivotte sur le terrain militaire, où il disparaîtra bientôt sous la pioche des cantonniers, qui extraient de la pierre en cet endroit.

La partie la mieux conservée est dans l'intérieur même de la ville, place Saint-Jean, n^{os} 2 et 4, et sous la rue Saint-Jean, à partir de cette dernière maison.

L'aqueduc s'étendait sans doute le long du versant de la Citadelle, sous le palais archiépiscopal et plus loin ; car de cette partie élevée il était facile de distribuer l'eau dans tous les quartiers.

L'aqueduc d'Arcier a partout les mêmes dimensions. Il consiste en un canal voûté dont la largeur intérieure est de 85 centimètres, la hauteur des pieds-droits de 1 mètre 20 centimètres, et conséquemment la hauteur sous clé de 1 mètre 62 centimètres. Le canal étant souterrain, est construit en maçonnerie de moellons sans parement extérieur ; mais l'intérieur a été fait avec des soins particuliers. Un massif en forme la base ; il est recouvert d'une couche épaisse de béton mélangé de tuileaux, et d'un enduit de ciment de 12 à 15 millimètres d'épaisseur.

Les flancs du canal sont composés :

Du mur en moellons,

D'un contre-mur intérieur en béton de 24 centimètres d'épaisseur,

D'un enduit en ciment de 12 à 15 millimètres d'épaisseur.

Les parties conservées de l'aqueduc, dans les maisons de la place Saint-Jean, sont en très-bon état.

Il serait difficile d'assurer la conservation des parties du canal qui traversent des propriétés rurales ; cependant chaque commune pourrait tenter quelques efforts dans ce but. Les administrations municipales d'Arcier, de Chalèze et de Montfaucon ont sans doute déjà reçu des instructions à cet égard.



CONSTRUCTIONS ANTIQUES

DE LA RUE MONCEY,

ET DE LA TERRASSE DE LA MAISON ÉTHIS, GRAND'RUE N° 91.

Au centre du quartier situé entre la Grand'rue, la rue Moncey, la rue des Granges et celle de la Bibliothèque, est un tertre en maçonnerie de la forme d'un carré long, et qui s'élève à 8 mètres au-dessus du sol antique. Dans l'intérieur de ce massif est une espèce de cheminée conique de 1 mètre 80 centimètres de diamètre à la base, faite en moellons, mais sans parements soignés, comme si elle avait dû être revêtue de briques.

Cette ruine, dont on peut reconnaître l'origine romaine à la nature de la maçonnerie intérieure, car les revêtements extérieurs sont modernes, se relie à un système de murs récemment découverts pendant la construction de la rue Moncey, et s'étendant sous cette rue, dans presque toute sa longueur.

On les retrouve dans la petite cour de la maison Billot, rue Moncey n° 8, dans les caves de cette maison contre la rue des Granges, dans la maison Delacroix, même rue n° 11, d'où, par un retour d'équerre, elles se dirigent sous toutes les maisons contiguës jusqu'à la Grand'rue.

Ces murs du côté de la rue Moncey, où leur système a été entièrement mis à découvert, consistent en trois lignes parallèles. Les deux lignes extérieures sont fondées très-bas sur le gravier. Celle d'enceinte est flanquée alternativement d'absides et de rectangles saillants qui rappellent une disposition analogue des thermes de Dioclétien.

La troisième ligne est du côté de la Terrasse de la maison Ethis. Elle est fondée sur des remblais, et, en outre, elle est presque adossée au mur du milieu. Ce dernier et celui de l'enceinte sont distants l'un de l'autre d'environ sept mètres. Leur épaisseur est de 1 mètre 85 centimètres.

Autour de ces ruines on a trouvé des bases et des fûts de colonnes, des morceaux d'archivoltes, d'architraves et de corniches, tous en pierre tendre et appartenant tous au même ordre d'architecture. Le module ou demi-diamètre est de 45 centimètres.

On a aussi trouvé dans la partie la plus rapprochée de la Terrasse, soit au nord dans la maison Billot, soit au sud dans la maison Papillon, Grand'rue n° 95, de gros fragments de colonnes engagées, en schiste micacé gris, de 72 centimètres de diamètre et un chapiteau en marbre blanc appartenant aux mêmes colonnes, mais mutilé.

La quantité et la variété des débris de marbres trouvés dans des fouilles faites chez M. Papillon il y a quelques années, étaient telles, que les ouvriers crurent avoir découvert un ancien atelier de marbrerie.

On a recueilli pendant les travaux de la rue Moncey des pièces de monnaie appartenant à toutes les époques de l'empire romain. Contre les murs étaient entassés une énorme quantité de vases antiques brisés, en terre rouge luisante, à bas-reliefs de toutes les formes; des amas de coquilles d'huîtres de la Méditerranée; des ossements de sanglier et d'autres animaux. On a conservé quelques lampes en terre et en bronze.

Ces constructions avaient été faites sur d'autres plus anciennes dont on a trouvé les fondations, mais dont les murs étaient peu épais. Les ornements d'architecture dénotent une décadence de l'art peu avancée; peut-être la fin du deuxième ou le commencement du troisième siècle.

On a remarqué qu'un courant d'eau considérable avait passé sous le mur fondé le moins profondément, car la terre avait disparu sur une longueur de plusieurs mètres, les pierres étaient lavées, et il s'était formé un vide assez grand pour qu'un homme pût s'introduire sous les fondations. Ces eaux n'ont pu provenir que du canal d'Arcier, dont un embranchement a dû conséquemment arriver près de là.

C'est un bruit répandu dans le public, à cause de l'épaisseur des constructions trouvées dans plusieurs parties de la ville, et entr'autres des maçonneries de la rue Moncey, qu'elles ont dû appartenir à un rempart. Mais cette opinion s'évanouit lorsque l'on considère que le sol de la ville est une presqu'île, que les murs de la rue Moncey sont loin du Doubs, au centre même de la ville antique; et qu'enfin une enceinte en ces lieux aurait laissé à la merci de l'ennemi les bords de la rivière, c'est-à-dire, la principale défense, et le pont, qui est encore aujourd'hui tel qu'il a été construit à l'époque romaine.

Au reste, on trouve des murs analogues à ceux-ci sur certains points, par exemple, dans la maison Jeannerot, Grand'rue n° 104, dans une position telle qu'il devient impossible d'imaginer une ligne de remparts par cet endroit.

Ajoutons qu'il n'y avait des fossés près d'aucun de ces murs.

Si la Terrasse de M. Ethis et les constructions antiques de la rue Moncey ont appartenu à un même édifice, et s'il est permis de préjuger ses dimensions par les parties connues, la longueur devait être de 180 mètres, et la largeur de 100 à 110 mètres.

Quel qu'ait été cet édifice, thermes, place publique ou palais, son importance nous est dévoilée par la richesse et l'étendue des débris. Les monuments gallo-romains ont généralement servi de carrières à pierre pendant les siècles suivants, et celui dont il s'agit a moins été épargné que tout autre; cependant il est probable que des fouilles faites dans la Terrasse et autour d'elle, conduiraient à la découverte d'un des monuments qui ont dû le plus contribuer à l'ancienne gloire de la ville.



PONT DE BATTANT.

Il n'y avait à l'époque romaine que deux passages pour sortir de la presqu'île de Besançon ; le rocher de la Citadelle du côté de l'*Italie*, un pont du côté opposé. C'est le pont de Battant.

Cet édifice construit en gros matériaux de pierre tendre, est presque intact. Il a été élargi en amont et en aval, mais à l'intrados on reconnaît la partie antique à la nature des matériaux, qui est différente de celle des appendices.

Le pont de Battant appartient à l'Etat comme passage de la route royale.

MOSAÏQUE.

On a souvent rencontré, en faisant des fouilles dans le sol de Besançon, de belles mosaïques : mais il est rare que l'on ait pu les conserver. Il en existe encore une très-grande dans le jardin de l'hôpital Saint-Jacques, à moins d'un mètre de profondeur. Il serait facile de la découvrir définitivement ; mais sa conservation exigerait l'établissement d'un toit, et cette dépense paraîtrait peu convenable dans un hôpital, si elle était faite aux frais de la maison. On doit cependant désirer qu'au moins une mosaïque antique soit mise en vue, dans une ville dont le sol en cache un si grand nombre.

ARÈNES.

Les arènes de Besançon ne sont rappelées ici que pour mémoire. Elles ont été détruites pour la construction des fortifications par Vauban, mais une grande partie doit encore exister dans le massif du bastion d'Arènes.

SAINT-JEAN, (*Cathédrale de Besançon*).

Après avoir traversé toute l'ère chrétienne, empruntant ou laissant à chaque siècle quelque précieux lambeau, l'église Saint-Jean est parvenue de nos jours à un ensemble aussi intéressant par sa disposition inusitée et par la diversité des caractères architectoniques, que vénérable par l'ancienneté des souvenirs.

Dans l'origine, ses constructions, comme celles de la plupart des églises primitives, étaient fort restreintes ; elles s'étendirent avec le nombre des fidèles. Mais plus ou moins heureux que d'autres, cet édifice, souvent restauré, n'a pas été reconstruit quand la révolution ogivale est survenue.

Saint-Jean doit à la forme des lieux, encore plus qu'à l'intention des constructeurs, son orientation actuelle. En effet, l'église étant située sur le revers du mont de la citadelle, n'a pu être allongée que transversalement à la pente rapide du sol. Elle eut ainsi un de ses flancs tourné contre la ville, et on le perça d'une porte au point où il est rencontré par l'axe de la Grand'rue et de la Porte-Noire, située un peu plus bas au nord-ouest. La nef principale, privée par cet arrangement d'une entrée directe dans une de ses extrémités, a été terminée par deux absides opposées, dont chacune renferme un autel. Le maître-autel est dans l'abside du sud-ouest.

La forme générale est celle d'une basilique.

Des chapelles d'époques différentes flanquent les nefs latérales. Quoique l'entrée de l'église soit sans effet, et que l'intérieur manque d'unité sous le double rapport de l'art et du service religieux, on ne peut méconnaître qu'il résulte de cette double abside de la grande nef et du nombre de ces chapelles de toutes dimensions et de tous les temps, une certaine magnificence, étrange, mais pleine de charme.

Quant à l'extérieur de l'édifice, à l'exception des absides, il a disparu sous un immense toit qui recouvre à la fois les nefs et les chapelles.

La plus grande partie des pierres employées dans la construction proviennent de monuments contemporains de l'époque romaine, pendant laquelle on exploita d'importantes carrières, telles que celles de Cléron, abandonnées depuis. La résistance de ces matériaux n'a pas été une des

moindres causes de la durée de l'édifice. On doit même signaler, comme un fait très-remarquable, que les monuments construits plus tard à Besançon avec des matériaux des nouvelles carrières sont déjà détruits.

Rien ne manque pour constater l'antiquité de Saint-Jean ; le Bréviaire bisontin et une bulle du pape Innocent III au commencement du ^{xiii}^e siècle, ont fixé les dates des principales constructions, et ces dates sont parfaitement d'accord avec le style et la disposition relative des parties conservées.

L'histoire de l'église de Besançon, par Dunod, donne assez fidèlement les époques et les faits antérieurs à ceux qui ont été fixés par le Bréviaire.

Le premier monument chrétien qui ait été construit sur l'emplacement de l'église Saint-Jean fut un Baptistère, dû à la piété de saint Lin, évêque de Besançon, au ⁱⁱⁱ^e siècle. Il porta le nom de *Capella primitiva* jusqu'au moment, dit-on, où il fut transformé et dédié à saint Denis.

A côté du Baptistère, saint Hilaire jeta les fondements de la première église, pour laquelle sainte Hélène lui fit présent de marbres précieux. Panchaire continua les travaux, et saint Aignan les ayant sans doute terminés, déposa dans l'église les corps de saint Ferréol et de saint Ferjeux, premiers martyrs de Besançon. Cette cérémonie eut lieu en 370.

Avant l'année 443, l'archevêque Léonce avait déjà fait réparer l'édifice, qui fut encore soumis à une nouvelle restauration par Miget, au ^{vii}^e siècle. Ce fut ce prélat qui établit la coutume de baptiser dans l'église. Jusqu'alors le Baptistère seul avait joui du privilège de cette cérémonie.

Une invasion ayant ruiné Besançon en 731 ou 732, l'église Saint-Jean périt sans doute aussi ; car vers l'année 800 l'archevêque Bernouin la reconstruisit entièrement, et la dédia de nouveau. (*La dédicace de saint Jean était célébrée autrefois le 11^e jour des calendes de mai, jour auquel l'archevêque Bernouin avait consacré le maître-autel. Bréviaire Bisontin, 12 mai.*)

L'église actuelle appartient à cinq époques distinctes, aux ^{ix}^e, ^{xi}^e, ^{xii}^e, ^{xiii}^e et ^{xviii}^e siècles. La première date de l'archevêque Bernouin.

PREMIÈRE ÉPOQUE. — IX^e SIÈCLE.

Ce Prélat, qui allait souvent à la cour de Charlemagne, obtint de lui, en 811, pour l'autel de sa cathédrale, deux tables, l'une d'or et l'autre d'argent. Les libéralités de l'empereur ne se bornèrent pas là, car par son testament il compta Saint-Jean parmi les vingt et une métropoles héritières des deux tiers de ses meubles. Bernouin conserva-t-il la forme et les dimensions de l'ancienne église? cela n'est pas probable, car l'église et le Baptistère étaient auparavant deux édifices séparés, tandis que les nouvelles constructions les réunirent. Ce fut sans doute alors que le Baptistère prit le nom de *Chapelle primitive*.

La métropole de Bernouin était composée de trois nefs qui existent encore aujourd'hui, sauf de nombreuses modifications. Chaque nef était couverte d'une charpente apparente. La différence de hauteur des toits laissait à découvert la façade extérieure de la grande nef, qui était éclairée au moyen d'une série de petites fenêtres à plein cintre.

Les églises de cette époque étant extrêmement rares, ce n'est qu'après un examen très-attentif des lieux, qu'il a été possible d'admettre l'identité d'une partie de l'église Saint-Jean et de l'édifice construit par Bernouin; mais l'indécision n'est plus permise lorsque l'on étudie avec soin la décoration de la grande nef. Chaque façade de cette nef est divisée en trois travées dans le sens de la longueur; celle du nord-ouest est composée d'une grande arcade, les deux travées suivantes en contiennent chacune quatre. Chaque division est séparée des autres par un pilier épais, orné aux angles d'une longue colonnette engagée, et disposée à peu près comme dans les églises lombardes. Ces piliers se dessinent en même temps sur les deux faces du mur en contreforts peu saillants.

Deux étages occupent la hauteur de ces façades. L'étage inférieur est composé d'arcs à plein cintre portés par des colonnes et des piliers. Les arcs sont formés d'un bel appareil régulier de pierres de taille sans aucune moulure. Les colonnes ne sont pas diminuées par le haut; elles portent des chapiteaux à figures grotesques et à feuillages. Quelques-uns sont une imitation complète, mais un peu barbare, du chapiteau corinthien. La hauteur des arcades est un peu plus grande que deux largeurs. L'étage inférieur est terminé par une corniche dans laquelle on retrouve un larmier avec les moulures de support et de couronnement. Les proportions

de cet étage, de ces arcades et de la corniche sont plus *antiques* encore que sa composition.

A chacune des arcades correspond dans l'étage supérieur un groupe de trois petites fenêtres à plein cintre, sans archivolttes. Les groupes sont séparés par des piles à imposte faisant toute l'épaisseur du mur. Les arceaux reposent sur des colonnes courtes accouplées deux à deux, de manière à faire face, l'une à l'intérieur, l'autre à l'extérieur.

Les nefs latérales n'ont conservé pour tout ornement contemporain de Bernouin, qu'un très-joli appareil de petits moellons parementés et jointoyés avec un art remarquable, et dont on voit des parties à découvert dans la façade extérieure du côté de l'archevêché. Ces matériaux proviennent d'édifices gallo-romains.

La ressemblance qui existe entre l'église de Bernouin et les églises de l'ancienne Lombardie, fait présumer que l'Architecte a pu être de ce pays.

DEUXIÈME ÉPOQUE. — XI^e SIÈCLE.

Deux cents ans et plus après, Hugues I^{er}, dit le Grand, restaura cette église qui tombait de vétusté, puis il la consacra le 9 des calendes d'octobre, ce qui fit que dès lors l'anniversaire de la dédicace ne fut plus célébré que ce même jour, au lieu des calendes de mai. (Bréviaire Bisontin.)

Les maçonneries intérieures d'un édifice ne craignent pas l'action du temps. La restauration faite par Hugues I^{er} vers le milieu du XI^e siècle ne dut donc concerner que les combles et l'abside où est le maître-autel; seules parties qui, après deux siècles, pouvaient tomber de vétusté, l'une à cause des pluies du sud-ouest, l'autre à cause de la nature des matériaux. L'inspection des lieux confirme cette observation. On reconnaît encore la partie de l'abside qui appartient à cette époque. On la distingue des précédentes parce que les lignes ne règnent pas ensemble, que l'abside vient s'appliquer contre deux anciens piliers sans aucun art, et que les formes, sinon le sentiment des détails, ont déjà changé. Les fenêtres sont à plein cintre, et reposent sur des groupes de colonnes détachées, dont les chapiteaux sont ornés de figures. Le profil des bases porte encore le cachet des siècles antérieurs, mais déjà celui des archivolttes est plus tourmenté. Les petites baies en barbacanes, que l'on voit à l'extérieur de l'abside, éclairaient la Crypte.

TROISIÈME ÉPOQUE. — XII^e SIÈCLE.

Enfin l'église ayant été renouvelée (renovatam) par l'archevêque Humbert, le pape Eugène III en fit lui-même la dédicace le 3 des nones de mai, l'an 1148. (Bréviaire.)

Telle est la dernière date donnée par le bréviaire. Il n'y eut plus dans la suite qu'une seule nouvelle dédicace, celle de 1801.

L'archevêque Humbert renouvela l'église, c'est-à-dire, la mit à la mode du temps. C'est à lui que l'on doit l'application des groupes de colonnettes longues et élancées contre les colonnes et les piliers du ix^e siècle, le clocher, qui était près de la porte d'entrée principale, et l'abside, qui fut plus tard écrasée par la chute du clocher. Ces deux parties de l'église ont été dessinées assez grossièrement dans un plan du quartier du Chapitre fait au xvi^e siècle. On y remarque des fenêtres à plein cintre, subdivisées en deux parties par des colonnettes. Humbert avait sans doute projeté de voûter l'église, et ses constructions furent dirigées dans ce but. On reconnaît dans ses ouvrages le changement qui se manifestait alors dans le style de l'architecture; c'est aussi dans le xii^e siècle qu'à Besançon l'on commença à substituer aux pierres provenant d'édifices antiques, les matériaux gélifs des carrières voisines de la ville. Il est résulté de cette innovation que les édifices les plus anciens étaient en état de résister aux ravages du temps, mieux que les maçonneries modernes.

En augmentant considérablement l'épaisseur des colonnes et des piliers par l'adjonction des groupes de colonnettes, Humbert reprit en sous-œuvre les bases, et leur donna un profil composé des mêmes subdivisions, mais plus minces, plus saillantes, et galbées selon le goût du temps. On retrouve encore les anciennes bases à quatre piliers.

Lorsqu'on fit l'application des colonnettes, la saillie des chapiteaux était un obstacle que l'on surmonta d'une manière plus singulière que gracieuse. On rompit sur ce point l'à-plomb des colonnettes, et au moyen d'un coude on les porta plus en avant, de sorte que la partie supérieure est en encorbellement sur la partie inférieure.

QUATRIÈME ÉPOQUE. — XIII^e SIÈCLE.

Avant la construction des voûtes, vers la fin du xii^e siècle, un incendie dévora les combles. Ce fut sous l'archevêque Amédée I^{er}. Voici à cet

égard une bulle du souverain Pontife qui explique en quoi consistait le désastre : *Bien que la charpente ait été brûlée et que la table de l'autel ait été brisée dans un bout, comme les gros murs sont restés dans leur entier et que la table de l'autel n'a été ni remuée ni endommagée considérablement, une nouvelle consécration n'est pas nécessaire.*

Ainsi l'incendie ne changea rien aux maçonneries. Les voûtes ne furent construites qu'en 1237 par les soins du Chapitre, sous l'épiscopat de Geoffroy. On exhaussa les murs, on posa des contreforts extérieurs surmontés d'aiguilles très-courtes; mais le sommet des voûtes latérales atteignant la partie inférieure des fenêtres de la grande nef, on ferma entièrement ces fenêtres avec du moellon, et l'on en perça d'autres un peu plus haut, en subordonnant leur position, non pas à celle des arceaux inférieurs, mais aux exigences de la courbure des lunettes. Les colonnettes des anciennes fenêtres sont restées apparentes du côté intérieur.

Le style nouveau se montra tout à fait dans cette restauration. Le plein cintre reparut encore dans les voûtes de la grande nef, mais celles des nefs latérales furent ogivales, ainsi que les nouvelles fenêtres.

A défaut de régularité, il fallait au moins donner de l'élégance aux nouvelles décorations, ou plutôt, déguiser la difformité des raccords. Dans ce but l'architecte décora chaque lunette d'une nouvelle galerie en avant de celle des arceaux. Cet appendice est très-mince. Il est formé d'ogives sur des colonnettes très-longues. En même temps la construction de la voûte nécessita le sacrifice de l'étage supérieur de l'abside, à cause du grand nombre et du rapprochement des nervures. Le nouvel étage est percé d'ogives sans subdivisions.

Les constructions faites par le chapitre sont généralement d'un bon goût et bien exécutées. Le style semble appartenir aux contrées méridionales plus qu'à celles du nord, surtout pour les galeries placées dans les lunettes. En effet, les naissances des ogives se prolongent démesurément en forme de pieds-droits avant d'atteindre les chapiteaux. On remarque que ceux de ces derniers, qui sont dans la travée la plus voisine du chœur, ont été ornés de fleurs et de figures, mais qu'ils ont tous des proportions et certains détails d'un style mauresque. Cette travée était probablement réservée pour le Chapitre.

La construction des voûtes est le dernier ouvrage important que le moyen âge ait laissé à l'église Saint-Jean. On doit tenir peu de compte de deux tribunes qui ont été élevées contre chaque flanc de l'abside principale

pendant le ^{xiv}^e siècle. Au contraire de ce qui s'est fait généralement ailleurs, cette dernière époque n'est signalée à Saint-Jean que par une œuvre pauvre d'ornements, et barbare par sa construction. L'extérieur des façades est en mauvaise maçonnerie de moellons. On doit au même appareilleur deux fenêtres figurées dans l'abside au droit de ces mêmes tribunes. C'est la seule partie du vaisseau de l'église où l'on voit des nervures, mais elles sont faites avec une irrégularité choquante.

Le passage des trois siècles suivants n'a été marqué que par des changements de détail.

En 1319, Vital II fit ouvrir un autel de la Crypte et y trouva les corps de saint Epiphane et de saint Isidore.

Un peu plus tard, Quentin Ménard fit placer dans l'église les premières orgues qu'on y entendit.

En 1469, Pierre Grenier, archidiacre de Luxeuil, donna la chaire à prêcher, faite de pierre blanche et richement travaillée, dont toutes les pièces sont aujourd'hui déposées dans une cave de l'archevêché.

Ce fut aussi vers la fin du ^{xv}^e siècle que la *Chapelle primitive* fut reconstruite en l'honneur de saint Denis. Ce petit monument est emplanté un peu obliquement par rapport à l'église, dans laquelle il a son entrée. On y arrive en montant plusieurs degrés. Peut-être ses fondations sont-elles celles de l'ancien Baptistère. Des fouilles en cet endroit feraient cesser toutes les conjectures; elles auraient certainement beaucoup de chances de succès.

Ferri Carondelet, archidiacre de la cathédrale, commissaire du sénat romain et conseiller de Charles-Quint, fit peindre par Fra-Bartholomeo, le magnifique ex voto qui représente le Donateur vêtu d'une robe rouge, entouré de ses saints patrons, et que l'on voit aujourd'hui près de la porte du clocher. Un tombeau de marbre blanc fut élevé en l'honneur de Carondelet, par son frère, qui était archevêque de Palerme. Ce monument, après avoir été déposé successivement à Saint-Etienne, à Saint-Jean, est aujourd'hui dans une galerie qui conduit au palais archiépiscopal.

Le même archevêque de Palerme fit aussi construire à ses frais, en 1549, de belles stalles en bois de noyer, décorées des portraits des Prélats bisontins. Les habitants de Luxeuil - les - bains prétendent posséder aujourd'hui dans leur église cet ouvrage qui leur aurait été vendu. La

perte de ces stalles n'est pas la seule que la cathédrale ait à regretter. En 1642, le Chapitre, appauvri par la guerre des Suédois, vendit pour 9253 livres la table d'or donnée par Charlemagne.

Saint-Jean perdit ensuite sa Crypte. En 1678, le niveau du sanctuaire fut abaissé au moyen de la suppression de ce monument, afin de faciliter au public la vue de l'autel.

Les siècles s'accumulant sur le vieil édifice, le clocher disparut à son tour. Le 25 février 1729 il s'écroula, entraînant dans sa ruine l'abside contiguë.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

En 1731 les réparations commencèrent. Malheureusement on ne suivit de l'ancien plan que la ligne des fondations. Le clocher est construit du côté de la citadelle, tandis qu'il était auparavant du côté de la ville. Le plus grand luxe de marbres et de dorures fut déployé pour la décoration de la nouvelle abside, et on l'orna de tableaux estimés alors. Celui de l'autel passe pour être le chef-d'œuvre de Vanloo. Les autres sont de Natoire et de Detroye. Un seul tableau plus ancien trouva place avec le Fra - Bartholoméo dans les constructions nouvelles ; c'est la mort de Saphire par le Piombino. Cet artiste est-il le même que Sebastiano del Piombo ? cela n'est pas probable, car ce dernier faisait mieux encore que l'homonyme.

Dans le siècle dernier, le Chapitre, ne trouvant pas d'autre moyen de préserver de la pluie les façades extérieures, couvrit de leur immense toit l'édifice et les chapelles. Rien n'est plus monstrueux que cette disposition. Toutes les fenêtres latérales ont disparu sous les combles, ainsi que les contreforts extérieurs. La rapidité des versants est très-grande, tandis qu'auparavant elle était proportionnée pour l'emploi des ardoises. Peut-être la difficulté de se procurer cette espèce de matériaux, qui est peu en usage dans la contrée, a-t-elle été une des causes de la détermination du Chapitre.

Le cardinal de Rohan, Archevêque de Besançon, désirait rendre à la cathédrale toute la splendeur dont elle est digne ; mais il mourut ayant à peine commencé les travaux. Ce fut pendant son archiépiscopat que, sur les dessins de M. Alavoine, on reconstruisit le maître-autel. Cet artiste

se crut suffisamment autorisé, par le style de l'abside de 1731, à faire dans l'ancienne, dans celle du onzième siècle, de l'architecture moderne. Deux anges adorateurs sculptés dans le XVIII^e siècle par Le Breton, artiste bison-tin, d'après les originaux qui sont à Rome, ont été placés sur les côtés de l'autel. Pendant le même archiépiscopat on garnit toutes les fenêtres de vitraux de couleur.

Les autres travaux de cette époque sont provisoires. Les connaissances archéologiques étant alors moins générales qu'elles ne le sont aujourd'hui, le cardinal, avant d'oser proposer au gouvernement des travaux définitifs, fit des essais. On doit à ces intentions l'emploi du bois peint au lieu de pierre, pour des balustrades qu'il fit placer au devant des fenêtres à plein cintre de la vieille abside et dans les tribunes latérales. Le style adopté était celui qui précéda la renaissance ; mais le choix n'est pas heureux.

La cathédrale Saint-Jean attend encore une restauration nouvelle qui fasse revivre ses premières constructions. Elle appartient à l'Etat, dont la munificence pour la conservation des vieux monuments ne s'arrêtera certainement pas avant que l'édifice ait repris plus de dignité dans son aspect extérieur, soit au moyen de constructions nouvelles, soit par la démolition des bâtiments qui obstruent les abords.

Il y a peu à faire dans l'intérieur, si ce n'est de remettre à leur ancienne place le tombeau de Carondelet et la chaire à prêcher du moyen âge. Ne pourrait-on pas aussi placer dans une chapelle, le grand bas-relief qui décorait autrefois la tribune du maître-autel et qui est aujourd'hui déposé dans une cave ?

Les petites fenêtres à plein cintre doivent être rendues à leur première destination. Car les richesses de l'église, ses tableaux surtout, sont cachés dans une obscurité profonde depuis la construction du comble actuel. Cette amélioration n'est pas impossible, bien qu'elle exige beaucoup de soins ; mais elle entraîne la nécessité de couvrir les voûtes latérales d'une aire imperméable, et celle-ci, à son tour, d'un versant de toit en vitres par lesquelles le jour descendrait jusqu'aux arceaux.

On ferait un acte de justice et de bon goût, en supprimant les tribunes qui masquent une partie de la vieille abside. A leur place on pourrait construire deux petites absides, qui termineraient les nefs latérales. Les premières églises construites d'après la forme des basiliques, fournissent des exemples nombreux de cette disposition, qui embellirait l'intérieur et l'extérieur de l'église. On trouverait dans l'abside principale les lignes

et les profils nécessaires pour donner à ce travail le caractère architectural convenable.

Quelles que soient les intentions du gouvernement pour les améliorations qu'il ne tardera sans doute pas à donner à l'église Saint-Jean, le vœu des habitants de Besançon sera satisfait si les anciennes parties de l'édifice sont religieusement conservées.

ÉGLISE SAINT-PAUL.

L'Abbaye à laquelle appartenait l'église Saint-Paul a été fondée vers l'an 650 par saint Annat; mais l'édifice actuel n'a rien conservé de cette époque reculée. Hugues I^{er} dans le xi^e siècle, l'abbé Thiébaud dans le xiv^e, Jean Jouard, Quentin Ménard et Eudes dans le xv^e, restaurèrent l'église Saint-Paul, ou y firent des additions.

Il ne reste des constructions du xi^e siècle que la partie inférieure du clocher. La partie moyenne, que l'on reconnaît à ses pierres dures et gélives, est due au xiv^e ou au xv^e siècle; et la partie supérieure, qui était un fort beau pavillon à baies en plein cintre sur colonnes, après avoir été démolie et rétablie à plusieurs mètres plus haut, lorsque l'on fit les voûtes de l'église, qui était peut-être auparavant couverte d'une charpente apparente, a été définitivement supprimée comme *dangereuse pour la défense de la place*, il y a une dizaine d'années. Les maçonneries étaient en très-bon état. La ville a pu sauver quelques débris de ce pavillon, et en a fait construire une façade dans la cour de la Bibliothèque.

Cette façade est percée de deux baies cintrées contiguës, ornées chacune d'une archivolt, dont une partie en arrière-voussure repose sur deux colonnes. L'Ordre règne sur un socle terminé par une cymaise, et porte lui-même une corniche qui forme l'imposte des arcades.

Le couronnement du pavillon est une série de petits arceaux sur des consoles.

Les profils de ce clocher n'ont aucun rapport avec le style de l'époque ogivale.

Il est à remarquer que le clocher de Saint-Paul, un des plus anciens qui existent en France, est situé derrière le chœur de l'église, du côté opposé à l'entrée principale.

L'église Saint-Paul est aujourd'hui une des écuries des casernes. Elle a été mutilée et privée de la plus grande partie de ses ornements. Cependant elle est encore, après Saint-Jean, l'église de Besançon la plus précieuse par son ancienneté, ses dimensions et son élégance. Les amis de l'art verraient avec plaisir que le gouvernement pût donner une autre destination à l'église Saint-Paul, qui est sa propriété.

ÉGLISE DU SAINT-ESPRIT.

La maison du Saint-Esprit doit sa fondation à Jean de Montferrand , qui mourut en 1207. L'église date de la même époque , à l'exception du chœur et d'une salle latérale qui paraissent appartenir au ^{xiv}^e siècle.

Ruinée par le temps et par l'indifférence des propriétaires qui en avaient fait un magasin à fourrages après la révolution française , l'église du Saint-Esprit a été achetée par la Ville , qui l'a fait approprier pour l'exercice du culte réformé.

L'édifice est composé d'un porche , du vaisseau , d'une salle synodale et de deux petites pièces voûtées , qui servaient autrefois de sacristie. Le clocher , qui était du côté de la cour , n'existe plus depuis longtemps.

On arrivait dans l'église en montant une dizaine de degrés ; on y descend maintenant par suite des exhaussements successifs du sol de la rue.

L'intérieur de l'église consiste en une seule nef , longue , basse , sombre , couverte d'une voûte d'arête. Le long des murs sont des piles engagées , flanquées chacune de deux petites colonnes. Chaque pile porte un arc-doubleau ogival , chaque colonne une nervure en plein cintre qui suit une arête de la voûte. Rationnellement , cette arête étant un demi-cercle , la voûte devait être elliptique ; mais l'*art du trait* n'en était pas encore là au ^{xii}^e siècle. Pour établir des voûtes d'arête oblongues , on avait recours à l'ogive , qui était un expédient plus encore qu'une forme autorisée par le goût public. L'église du Saint-Esprit offre un exemple remarquable de cette disposition. La naïveté , la maladresse des raccords du plein cintre et de l'ogive caractérisent ces premiers essais , qui ont précédé à Besançon la construction des voûtes de Saint-Paul et de Saint-Jean.

La porte d'entrée est en plein cintre , elle est ornée d'une archivolt , d'un imposte enrichi de sculptures , et de deux colonnes.

Les fenêtres , étroites et peu nombreuses , sont en ogive. Mais cette ogive est très-basse , diffère à peine du demi-cercle , et la présence à côté d'elle du plein cintre conservé dans le dessin de la porte , nous montre assez qu'à l'époque de la construction du Saint-Esprit , l'arc pointu n'avait pas encore obtenu l'immense vogue qu'il eut dans la suite.

Le ^{xv}^e siècle fut une époque d'embellissement pour la maison du Saint-

Esprit. Des peintures couvrirent les murs de l'église, et dans la chapelle aujourd'hui destinée au consistoire, un riche travail de sculpture reproduisit la scène de la Nativité de Jésus. De toutes ces richesses, il ne reste aujourd'hui que des fragments d'un autel en pierre tendre déposés à la Bibliothèque de la ville, et une énorme pierre tumulaire portant autour d'une figure ciselée avec beaucoup d'art, cette inscription : *Ci gist vénérable et discrete personne maistre Estiene Navarret de Vercelle lié en loys qui fust et trépassa le mardi devant St Nicolas d'hiver l'an M III^C et quatre. Dieu hait son ame.*

Quant aux peintures, considérablement dégradées par le temps, endommagées à plusieurs époques et presque entièrement détruites par la hachette des plâtriers, elles ont disparu au reste dans les travaux de réparations nécessités pour la consolidation de l'édifice. Il y avait malheureusement impossibilité matérielle, non-seulement de réparer ces peintures, mais encore de les conserver, car la voûte qui menaçait de s'écrouler, n'a pu être sauvée de la ruine que par un ciment énergique coulé dans les mille fissures de la maçonnerie.

Les nervures qui décorent la large fenêtre ogivale du chœur sont neuves.

Le porche actuel construit en même temps, en 1841, a remplacé l'ancien, qui, bien qu'appartenant aux xv^e et xvi^e siècles, était déjà tombé en ruines.

La nouvelle destination de l'église du Saint-Esprit, et les travaux de consolidation que la ville y a fait faire, assurent maintenant la conservation de cet édifice.

Une petite façade en bois, du xv^e siècle, et remarquable par ses sculptures, existe encore aujourd'hui dans la vieille cour du Saint-Esprit, près de l'église. Cette façade pourrait être restaurée très-facilement.

PALAIS GRANVELLE.

Le palais Granvelle occupe un rang distingué parmi les monuments archéologiques de Besançon, non-seulement à cause de la célébrité du fondateur, le chancelier Perrenot de Granvelle, mais encore par le mérite de l'architecture et l'importance de la construction.

Les richesses de ce palais en statues, en tableaux et en objets d'art de toute sorte étaient considérables, mais elles ont été dispersées et les musées de Paris ont eu leur part des dépouilles. Il ne reste que l'édifice dont l'Architecte même n'est plus connu. Cependant son nom devait être illustre si l'on en juge par l'œuvre.

La distribution de l'édifice est celle de la plupart des palais d'Italie. Au centre est une vaste cour entourée au rez-de-chaussée d'un portique, et à l'étage d'une galerie dans laquelle sont les entrées des appartements.

Au moyen d'un pont jeté du palais à l'église des Carmes on allait à une chapelle réservée pour la famille de Granvelle. La ville a pu conserver le tableau principal de cette chapelle. C'est la sépulture du Christ d'Agnolo Bronzino, ouvrage donné par le duc Côme au cardinal de Granvelle, ainsi que le rapporte Vasari, et dont il existe deux copies, l'une au musée de Médicis à Florence, et l'autre dans l'église d'Ornans.

Du côté de la Grand'rue s'élève la façade principale. Elle est composée d'un rez-de-chaussée, de deux étages et d'un attique. La porte d'entrée est une arcade entre deux colonnes. Il n'y a pas d'autre baie cintrée dans la façade. Les fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étage sont subdivisées par des croix, comme celle du grand palais de Venise à Rome.

La façade est divisée en cinq parties au moyen d'espèces de contreforts composés chacun de trois colonnes, dorique, ionique et corinthienne superposées; au-dessus de l'attique sont trois lucarnes en pierre.

La décoration du palais Granvelle est extrêmement riche. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont encadrées de pilastres à chapiteaux variés et des-

sinés avec un luxe rare même pour le temps de la renaissance : chacune d'elles est couverte d'un fronton ; les tympans sont remplis par des cartouches, dont l'un porte la devise *sic visum superis* que l'on retrouve encore dans plusieurs parties de l'édifice. Ces fenêtres et celles du premier étage ont des chambranles en chanfrein ; il n'en est pas de même à l'étage supérieur. Ces dernières sont couronnées de frontons d'où sortent des têtes sculptées.

Rien ne surpasse l'élégance de la porte d'entrée si ce n'est celle des lucarnes sur lesquelles s'élèvent, à l'imitation des pyramidions de l'époque antérieure, des candélabres flamboyants.

Les cartouches, des fleurs, des dauphins, mais surtout des têtes d'anges et des figurines mythologiques font les frais de l'ornementation. La plus grande partie de la façade est en marbre poli, tiré des carrières du pays.

Si l'extérieur du palais est un exemple des premiers essais de l'architecture de la renaissance, le style de la cour n'est pas moins caractéristique. En effet, sur les colonnes du portique sont des arcs surbaissés, l'ellipse écrasée jusqu'aux dernières limites du possible, comme par réaction contre l'ogive. Les colonnes sont doriques, mais l'extrême largeur de leurs chapiteaux n'a pas d'exemple dans l'antiquité. A l'étage sont des pilastres ioniques excessivement fins et grêles.

L'intérieur de l'édifice a subi tant de modifications qu'il est difficile d'y reconnaître les œuvres primitives. Quelques portes en pierre existent encore. On retrouve aussi quatre médaillons en albâtre représentant les empereurs Otho, Vitellius, Vespasianus, Titus. Ces médaillons, portant les n° 8, 9, 10 et 11, appartenaient à une série disposée autour de la galerie supérieure.

Le caractère général de l'architecture du palais Granvelle semble fixer la date de sa construction vers la fin du xv^e siècle, et cependant cette date est moins ancienne ; elle est écrite sur diverses parties de l'édifice. On lit le millésime 1534 dans le fronton d'une fenêtre au rez-de-chaussée de la façade, celui de 1539 sur deux chapiteaux ioniques de l'étage de la cour, celui de 1540 sur un autre chapiteau du même ordre.

Le palais Granvelle a longtemps appartenu à la Ville, qui l'a vendu pendant la révolution. Le propriétaire actuel, M^{me} Détreu, comprenant le mérite de l'édifice, s'est fait un religieux devoir de ne permettre aucun

angement dans les anciennes constructions qui, grâce à cette bonne volonté, se conservent intactes.

Néanmoins il conviendrait que plus tard, dans un moment de prospérité, la commune rachetât cet édifice, regardé par tous les habitants comme le véritable palais du musée, du cabinet d'histoire naturelle, de la bibliothèque et de l'académie.

FIN.

